

**J.-P. BOUCHER**

Ingénieur géomètre topographe E. T. P.

**LE BRETON**  
**DANS LES**  
**TOPONYMES**



Editions "AR SONER"

# LE BRETON

DANS LES

# TOPONYMES

---

---

## A. — LES FAITS

Chute du breton parmi le peuple : c'est un fait que l'on commence à reconnaître officiellement et des journaux bretons ou bilingues l'ont découvert et dénoncé.

Rendons hommage à ceux de nos compatriotes « BREZONEGERIEN A GALON » qui s'efforcent par tous les moyens de maintenir et d'étendre l'usage de leur langue ; mais il est évident que celle-ci est sur son déclin.  
« EMAN AR BREZONEG WAR E ZISKAR ».

Pierre Hélias et d'autres l'ont dit : du train où vont les choses, la Bretagne ne sera plus dans cinquante ans qu'une appellation géographique.

Et le sera-t-elle encore ?

## B. — LES CONSEQUENCES

Elles sont fort simples : disparition des témoignages écrits de la langue.

Une langue morte ne laisse de témoignages écrits que dans la mesure où elle a été, pendant son existence, langue de civilisation et instrument de culture reconnu par les peuples qui l'ont assimilé.

C'est le cas du latin, (l'une des mieux connues parmi les langues mortes), langue d'une civilisation en expansion, elle a persisté après la chute de Rome, chez les peuples qui en avaient reçu la culture.

Durant des siècles après sa mort, les savants du monde entier l'ont utilisée pour l'exposé de leurs travaux, et à cause de cela les textes originaux des auteurs latins ont été conservés. Morte, en tant que langue parlée, elle vit encore dans les textes liturgiques et sur les monuments anciens et modernes.

Mais le breton : langue d'une civilisation supplantée par les autres, langue dont la valeur culturelle a été niée, sinon combattue, langue qui ne doit sa survie qu'à la tradition orale, de quels témoignages écrits peut-elle se prévaloir ?

Ils sont peu nombreux : les mieux connus sont le BARZAZ BREIZ et BUHEZ AR ZENT.

Ignorés des élites, quand ils ne sont pas méprisés, ils restent à moisir dans un coin de l'armoire de « mamm goz » et un jour, parce qu'ils sont inintelligibles pour eux, les petits-enfants les jettent au feu, ou les donnent au « pilhaouer ».

Un jour, à force de nous entendre parler de la littérature bretonne, les gallicisants nous diront : mais montrez-nous la donc votre littérature !

Qu'aurons-nous à montrer ? : quelques livres modernes, excellents d'ailleurs, mais souvent inaccessibles au peuple.

Mais ce n'est pas cela une littérature !

Une littérature, cela commence dans la nuit du Moyen-Age, et cela s'élève en un tronc puissant, se ramifie, s'étend et fleurit enfin jusqu'à nos jours.

Conséquence inéluctable de la disparition du breton en tant que langue maternelle, la littérature bretonne est, faute de lecteurs, condamnée à mort.

Mais, dira-t-on, il doit bien y avoir des textes anciens, remontant à l'époque féodale, où le breton était langue vivante connue de tous, et, sans doute, la seule connue du peuple. Hélas ! ces textes anciens font défaut pour ainsi dire.

Le Breton, langue jamais enseignée, langue dont la valeur culturelle a constamment été niée et reniée même, tant par ceux qui l'ignoraient, que par ses ressortissants qui en ignoraient la valeur, est demeurée méconnue et par suite mésestimée. Les textes médiévaux, s'ils ont existé, n'ont intéressé personne et sont tombés en poudre.

Quant aux écrits, depuis la Renaissance jusqu'à nos jours, ils ont, en partie, subi et subiront, le sort des premiers.

Cependant, il est un témoignage de la langue, beaucoup plus tenace que les livres, ce sont les toponymes. Les lieux ont, en effet, été nommés par nos ancêtres dans leur langue et les appellations initiales transmises par tradition orale subsistent encore de nos jours.

Les exemples abondent dans le monde entier, de lieudits, apparemment dépourvus de sens dans la langue moderne et qui s'expliquent par la langue que parlaient les premiers occupants.

Ne doit-il pas en être de même pour les toponymes bretons.

La réponse est simple : il suffit de regarder les plans et cartes officielles, les écritures et pancartes au long des routes, pour ne voir que des noms déformés et massacrés, jusqu'à en être vidés de leur sens.

Voici quelques exemples :

GOAREM LOCOT	au lieu de	GOAREM AL LOGOD	ou	GWAREM AL LOGOD
KERBIQUET	—	KERBIKED		
LA CROIX VERTE	—	AR GROAZ-VERR		
KERAVICE	—	KER-A-VIZ		
GARCE AR GARO	—	GARZ AR C'HARO		
GARCE AR SAUSSE	—	GARZ AR SAOZ		
ou AR SAUCE	—	ou AR ZAOZ		
GRAS-MARIE	—	GARZ MARI		
LE CARREAU	—	AR C'HARO		
LE NOENNEC				
ou LOHENNEC	—	AN OC'HENEG		
LE NOTIC	—	AN AODIG		
		ou AN ODIG		
CHAPELLE DU CRAN	—	CHAPELLE DU KRANN		
MENEZ FRESQUE	—	MENEZ FRESK		
LES TOUSSAINES	—	AN TOSENN		
KER-PUCE				
ou PERPINCE	—	KERPUNS		
KERSAUCE	—	KERZAOZ		
LANQUERZU	—	LANN-KERZU		
LA SALLE-VERTE	—	AR SALVER		

et puis il y a encore les innombrables

CROISSANT au lieu de KROAZ-HENT.

Laissons là cette liste absurde, qui pourrait être drôle s'il ne s'agissait de notre langue qui est méconnue, massacrée et tournée en ridicule devant tous !

Prenons garde ! une langue ne meurt pas seulement comme langue parlée, elle peut aussi mourir en tant que langue écrite, et ne laisser que des fragments inintelligibles aux savants eux-mêmes, ou totalement faussés.

GARCE AR SAUCE n'était pas une fille qui tournait la sauce, mais GARZ AR ZAOZ c'était la haie de l'anglais.

GRAS-MARIE, n'était pas la grasse Marie, mais GARZ-MARIE : la haie de Marie.

Aucun VICE ne se pratiquait à KERAVICE, car KER-A-VIZ est un village orienté au Nord-Est.

A l'heure où le ministre autorise l'enseignement de notre langue, nous devons, moins que jamais, laisser dénaturer nos lieudits par des fautes d'orthographe, qui, à la longue, rendent ces noms inintelligibles pour les bretonnants eux-mêmes. Ou alors, qu'on les remplace tous par des noms français, c'est plus simple, tout le monde comprendra et l'on ne fera plus de fautes.

## C. — LES REMEDES

Nous n'en voyons qu'un seul efficace : l'inscription des toponymes bretons en faisant usage des règles d'orthographe de la langue bretonne.

En effet, ainsi que nous l'avons dit plus haut, de telles déformations ne viennent pas seulement de l'ignorance de la langue, mais aussi de la conviction sincère (et fautive) que le breton n'est qu'un idiome sans règles précises et sans écriture.

Nous connaissons des gens instruits (gallicisant ou même bretonnant), que nous avons frappé de stupeur en leur apprenant qu'ils pouvaient trouver en librairie, grammaires et dictionnaires bretons.

Dès lors il ne faut pas s'étonner que les gens écrivent n'importe comment, ou en faisant usage de principes d'orthographe, qui ne sont valables que pour la langue française.

## D. — OBJECTION

Plusieurs objections nous ont été faites.

1° La Bretagne étant située en France, les toponymes doivent pouvoir être lus par tout « français moyen », vous ne pouvez donc pas transcrire les toponymes bretons à l'état brut ; il faut les « franciser ».

— *Réponse* : Il est inutile de « franciser » les noms de lieux pour les rendre lisibles aux francisants, puisque par une chance inespérée l'écriture du breton est phonétique, ou presque, et que la prononciation étant très proche de l'écriture, n'importe quel Européen connaissant l'alphabet romain pourra les lire aisément et les prononcer.

De plus, il y a une façon intelligente de franciser contre laquelle nous ne nous élevons pas.

Exemple : KOAD peut être francisé en COAT.

Mais franciser KROAZ-HENT en CROISSANT, est absurde, car il s'agit d'un croisement de route et non d'un croissant... de lune !

Enfin, nous considérons qu'il est aussi simple de noter les noms bretons en breton, car seul le dictionnaire breton en donne l'orthographe.

2° En rectifiant les toponymes, vous risquez une erreur d'interprétation et vous déformez définitivement le toponyme. Pensez aux savants qui rechercheront l'étymologie d'un lieu dit et que vous aurez induits en erreur.

— *Réponse* : D'abord il n'est pas question de rectifier la graphie d'un nom dont le sens est inconnu, mais seulement de corriger les fautes d'orthographe. Cela se fait d'office pour un lieudit français.

Le Bois-Vert ne s'écrit pas BOA-VAIR !

Le problème est le même, et devient plus grave pour le breton, langue non enseignée, car à partir du moment où un nom mal écrit s'étale sur une pancarte officielle, le peuple s'imagine que la graphie est également officielle, et la déformation prend racine.

3° Toutes les règles orthographiques sont artificielles, l'essentiel est que tous puissent lire et prononcer correctement. Donc, il importe de conserver une certaine souplesse et de faire à l'orthographe française quelques concessions.

— *Réponse* : Nous ne voulons pas montrer un purisme exagéré et nous reconnaissons qu'il est possible de « franciser » sans dénaturer les toponymes, ainsi :

KERBELLEC	au lieu de	KERBELEG
LANNEC	—	LANNEG
LOCMARIA	—	LOKMARIA
CASTEL	—	KASTELL
		etc..

Mais que dire de

**KERPUCE**, village où il n'y a pas plus de puces qu'ailleurs, mais un puits (PUNS)

**LE CARREAU** qui n'a rien de commun avec celui des halles, mais qui concerne le **CERF**, (KARO ou KARV).

**LES TOUSSAINES** qui n'ont rien de commun avec la **TOUSSAINT**, mais se rapporte au sommet d'une colline, (**TOSENN**) et qui de plus est un singulier, alors pourquoi **LES** ? ? etc...

4° Il y a peut-être dans certains cas des confusions absurdes avec le français ; mais l'on ne saurait appliquer les conventions orthographiques bretonnes aux lieudits, pour les raisons suivantes :

- a) L'alphabet breton ne comporte ni C ni Q
- b) La lettre G a toujours le son dur en breton, alors qu'elle a le son doux en français devant les voyelles e et i.

Vous ne pouvez donc pas modifier les nombreux

COSQUER	en	KOZKER
PENQUER		PENNKER
QUINQUIS		KENKIZ
QUEAU		KEO ou KEV

Vous ne pouvez non plus écrire les si fréquents

GUERNEVEZ	Comme	AR GERNEVEZ	
GUEODET		AR GEODED	
GUERGUEOT		AR GERGEOT,	etc...

Car l'on ne tarderait pas à entendre prononcer :

AR JERNEVEZ	
AR JEODED	
AR JERJEOT	etc...

Réponse A : Nous estimons que l'on peut et que l'on doit écrire :

KOZKER	
PENNKER	
KENKIZ	etc...

sans aucun inconvénient ni pour les bretonnants, ni pour les francisants, Et à ceux qui objectent que **COSQUER** et **PENQUER** est très facile à lire et prononcer pour un francisant, nous répondront que le francisant qui *sait réellement lire sa langue* devrait lire : **COSQUÉ**  
**PANQUÉ**

Car en français **QUER** se prononce **QUÉ**

Exemple : **MANQUER**  
**TRONQUER**

en somme tous les infinitifs en **QUER** !!

Quant à **PEN**, il doit se prononcer **PAN**

Exemple : la **PENTE**  
le **PENDU** (au gibet)

Respectons aussi la langue française.

Il nous semble que la graphie bretonne, non équivoque est bien préférable.

— Réponse B : Evidemment, si nous écrivions

AR GERNEVEZ
AR GEODED

la prononciation pourrait s'en trouver altérée, mais pourquoi ne pas éviter l'écueil en écrivant *sans* article :

KERNEVEZ
KEODED

Un peu de bon sens et de bonne volonté arrange tout. Descartes nous dit que le bon sens est la chose du monde la mieux partagée. C'est vrai pour les Français en général, et pour les Bertons qui sont « **LEUN A SKIANT VAT** ».

Mais il y a encore le problème des noms

Comme AR GERGEOT  
AR GERGENNOU

Et bien, nous les écrivons sans article, comme suit :

KERGUEOT  
KERGUENNOU

en durcissant le G avec un U comme cela se fait en français.

Mais est-ce bien nécessaire ?

Le français moyen n'est-il pas fait à l'idée du G dur devant E et I par sa connaissance de l'anglais usuel :

SCRIPT GIRL  
GIVE ME  
TO GET, etc...

Ne prenons pas les gens pour des imbéciles « an dud n'int ket ken sot ».

En résumé, nous estimons que les noms de lieux doivent être écrits avec l'orthographe de la langue dont ils proviennent.

Cela se fait bien pour d'autres langues (pourtant étrangères).

Il y a à Paris une rue WASHINGTON  
un square YORKTOWN  
une avenue de NEW-YORK  
une station de SOLFERINO  
et de CAMPO-FORMIO

Nul n'a eu l'idée d'écrire :

OUACHINGNETONE  
YORQUETAOUNE  
NOUILLORQUE  
SOLFERINEAU, etc..

sous le fallacieux prétexte qu'un français ne doit pas être choqué par une graphie d'aspect étranger ou rébarbatif.

Alors pourquoi cette exception pour le breton, (langue non étrangère) et dont l'aspect n'est nullement rébarbatif lorsqu'il est écrit correctement.

Enfin, dernière objection, et cette fois de la part de nos amis les plus convaincus :

Toutes ces dénaturations lamentables de nos noms de lieux, viennent de la méconnaissance de notre langue par les élites, et de la mauvaise volonté due à l'ignorance crasse : vous perdez votre temps.

Et combien de fois avons-nous entendu cette réflexion de dépit :

« NETRA D'OBER GANT AR C'HALLAOUED » : rien à faire avec les Français.

Les Français nient notre culture, et ne peuvent pas comprendre une culture qui ne soit pas la leur. Cela est peut-être vrai parfois pour ceux d'entre eux qui sont aveuglés par le bandeau d'une culture *exclusivement* greco-latine. Mais les autres ! Et d'abord a-t-on essayé de leur expliquer. Croyez-vous qu'un individu initié aux déclinaisons latines soit obligatoirement incapable de comprendre ce que sont les mutations ?

Il ne peut être question d'apprendre le breton à tout le monde.

Nous voyons cependant les moins doués d'entre nous écrire correctement les mots de l'anglais usuel.

WHISKY — LAVATORY — EXIT — MEETING — CROSS-COUNTRY —  
LIBERTY-SHIP — SPEAK ENGLISH — NO SMOKING — AND SO ONE...  
tout simplement parce qu'ils ont eu des notions sommaires mais suffisantes et entretenues de plus par tous les écrits, journaux, magazines, écriteaux, publicités de toutes sortes.

Si l'on commençait par écrire correctement le breton sur les plaques indicatrices, le peuple ne serait pas long à s'initier.

En résumé, si l'on ne prend pas au plus tôt des dispositions efficaces, nous allons rapidement vers une défiguration du pays breton par le truchement d'une toponymie à base de

COSQUER  
PENQUER  
QUELIN  
QUERNEAU  
QUENEGUE  
QUEAU

QUENEQUELAIN  
LE VILAIN  
LE VALY  
LES TOUSSAINES  
LE CROISSANT  
LE QUINQUIS, etc...

et le breton sera alors vraiment « liquidé » condamné à n'avoir jamais existé.

Si les hiéroglyphes égyptiens ont pu être déchiffrés après tant de siècles, c'est qu'ils sont intacts.

Quel champollion du siècle à venir pourra jamais reconnaître un nom breton dans :

COSQUER qui fait penser à COQUE  
QUERNEAU (QUE, semble latin — EAU : terminaison française  
LE VILIN ?  
LE VALY ?  
LES TOUSSAINES  
LE CROISSANT  
QUINQUIS qui ressemble au latin QUINQUIES

évidemment, si l'on écrit

KOZKER (vienne ville)  
KERNEO (ville neuve)  
AR VILIN (le moulin)  
AR VALI (le boulevard).

tout s'explique.

Mais comment imaginer seulement la graphie bretonne correcte si nous laissons liquider les derniers témoins qui en subsistent.

Que l'on ne nous objecte plus que l'orthographe bretonne tromperait les savants ; nous sommes bien persuadés du contraire.

KOZKER est breton sans équivoque, tandis que COSQUER, d'aspect français, est d'autant plus ambigu, que ceux qui l'écrivent ainsi, écrivent également KERGOZ comme si KER et QUER étaient deux mots différents.

Et pourtant KERGOZ et KOZKER sont synonymes.

Même remarque à propos de PENNKER que l'on francise en PENQUER alors que l'on écrit KERBENN, comme si ces mots étaient d'origine totalement différente !

En résumé, nous constatons que si quelques toponymes ont pu être francisés sans être dénaturés, la plus grande partie d'entre eux sont complètement vidés de leur sens.

De là ces noms qui n'ont plus aucun sens, même pour les spécialistes de la toponymie, les plus avertis.

Or, tous ces noms avaient un sens précis autrefois, et s'il est impossible de le retrouver, c'est qu'ils ont été dénaturés par l'emploi abusif d'un système orthographique inadéquat.

Autant écrire de l'arabe avec des idéogrammes chinois !

## E. — MOYENS

Le moyen qui nous semble le plus efficace serait de former une sorte de commission chargée de veiller à l'inscription correcte du breton sur les pancartes et autres panneaux officiels.

a) Cette commission pourrait prendre le nom de Commission de Toponymie Bretonne.

Elle se composerait, en premier lieu, de personnes ayant une connaissance approfondie du breton écrit et parlé, aussi nombreuses que possible.

Elle devrait, en second lieu, recevoir un certain nombre d'intellectuels « francisants » car il s'agit avant toute chose, de faire connaître à tous l'orthographe des noms bretons que nous réclamons. Car nous le répétons, les langues latines et celtiques ne sont pas inconciliables, elles ne sont pas sans rapports ; le français et le breton ont des racines communes.

Le breton n'est pas une langue « imperméable » à tout gallicisant.  
Nous devons le faire connaître.

b) La Commission donnerait son avis aux municipalités et autres services publics, chaque fois qu'il serait question de poser un écriteau ou de remplacer une ancienne pancarte signalant un lieudit ou un site ayant un nom breton.

c) Afin de se faire connaître et de faire connaître l'objet dont elle s'occupe, la Commission pourrait éditer un petit fascicule, résumant les particularités essentielles de la langue.

Alphabet  
Articles  
Mutations

et leur incidence dans la formation d'un toponyme.

Enfin ce fascicule comporterait un lexique des principaux préfixes, adjectifs et suffixes que l'on rencontre dans les lieudits. Car en breton comme dans la plupart des langues, ce sont les mêmes racines qui reviennent sans cesse avec des adjectifs et suffixes différents, qui en font varier le sens à l'infini.

Lorsque cette Commission sera constituée, elle aura, soyons-en sûrs, l'agrément du Touring-Club de France (et sans doute d'organisations analogues). Car, en vérité, nous savons que les touristes sont fort déçus de traverser la Bretagne sans lire de noms bretons, sinon ces horreurs que nous avons signalées.

A l'heure où nous nous efforçons d'obtenir des Pouvoirs Publics qu'ils se préoccupent de l'orthographe du breton, il convient de signaler qu'une importante maison de commerce (entreprise privée) donne résolument le bon exemple et rédige sa publicité au long des routes dans un breton des plus purs :

DILHAD LABOUR, AR RE WELLA.

Puisse cet exemple porter ses fruits.

En attendant, félicitons le service publicitaire de la Maison « Mont Saint-Michel » pour son érudition et son « brezoneg eus an dibab ».

Les paroles s'envolent, mais les écrits demeurent. Nous croyons avoir constaté que cette propagande a déjà produit son effet bénéfique.

Soyons sûrs que le jour où l'on lira sur les pancartes, les noms de nos villages, chapelles, calvaires et autres sites bretons, correctement écrits, notre breton sera comme les vêtements Mont St-Michel : NEVEZ BEPRED

## F. — CHAMP D'ACTION DE LA COMMISSION

Certains esprits s'inquiètent déjà de notre action future, et nous prient de considérer que ces

GARCE — KERBIQUET — QUINQUIS et les innombrables CROISSANT ne sont pas les fruits amers d'une francisation inopportune, mais au contraire, les témoins du breton le plus pur, tel qu'il s'écrivait aux environs des 15<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> siècles et seraient donc à respecter.

Nous préciserons alors que la Commission excluera en principe de ses travaux, les toponymes qui ont déjà conquis leur place au dictionnaire des communes, ou qui sont déjà inscrits depuis longtemps sur des plaques de rues, places, etc...

La Commission entend ne s'occuper dans un avenir proche que :

a) Des toponymes anciens, mais auparavant peu connus et qui étant nommés tous les jours dans la langue moderne, doivent évidemment être transcrits dans la même langue.

b) Des toponymes nouveaux.

Il s'en forme tous les ans : croisements de routes nouvelles, quartiers neufs, etc...

Par un malheureux hasard, ce sont toujours des CROISSANT, des PENQUER et des CRECHALAN que l'on voit apparaître sur les nouvelles plaques.

Le Père Maunoir n'y est pour rien... Doue d'e bardono ! Il y a donc « francisation » inopportune.

---

EDITIONS ET IMPRIMERIE  
DE BRETAGNE  
18, Place Bisson, LORIENT

---